



ATTICA
LOCKE

Il est long
le chemin
du retour

piccolo  NOIR



Que faisait Sera Fuller, jeune étudiante noire d'origine modeste, dans la résidence la plus élitiste et la plus blanche de son université du Texas? Mais surtout, où a-t-elle disparu du jour au lendemain? Ces questions, Bell, la femme de ménage, se les pose lorsqu'elle découvre les affaires de la jeune fille en vrac dans la poubelle. Son instinct lui dicte d'en parler séance tenante à son Ranger de fils, Darren Mathews. Lui seul peut la retrouver. Sauf que Darren, désabusé par une Amérique à jamais changée par la présidence de Trump, vient de rendre son insigne et n'a pas parlé à sa mère depuis trois ans. Mère et fils vont pourtant se lancer dans une enquête dangereuse, et revenir sur le secret de famille qui les hante.

ATTICA LOCKE est née en 1974 à Houston, Texas. Elle est productrice et scénariste pour Hollywood et la télévision. Après *Bluebird, Bluebird*, lauréat de l'Edgar Award et de l'Anthony Award 2018 du meilleur roman, et *Au paradis je demeure*, elle confirme sa place incontournable dans le polar américain.

« Un très bon polar, dont le cœur battant reste les personnages et leurs trajectoires. » *Télérama*

« Indispensable. » *Elle*

« Un roman noir oppressant, qui n'a rien à envier aux classiques du genre. » *Rolling Stone*

Attica Locke

Il est long le chemin du retour

*Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Nicolas Paul*

LIANA LEVI  piccolo

*Pour toutes les mères dont l'enfant ne connaît
que la moitié de l'histoire.*

*I know I was done wrong
I've got to keep on singing my song...*

*... Lord, I know I done wrong
I want you to guide me home.*

*Je sais, on m'a fait du mal
Je dois continuer de chanter ma chanson...*

*... Seigneur, je sais, j'ai fait du mal
Montre-moi le chemin de la maison.*

Willie Mae « Big Mama » Thornton

Comté de Nacogdoches

Les rails avaient disparu.

Mais si on savait où regarder, où poser le pied exactement, on sentait l'histoire sous ses pas. Le fantôme d'une traverse de chemin de fer, la discrète butte de terre recouvrant une voie abandonnée. Les traces d'un camp de bûcherons vieux de plus d'un siècle. Les baskets Airwalk de Rey s'enfonçaient dans le tapis détrem pé de feuilles de gommier et de tupelo couvertes d'aiguilles de pin, un sol glissant, couleur rouille, sous la voûte enchevêtrée des arbres. Les gouttes laissées par une légère averse matinale pleuvaient, cristallines et fraîches, sur les boucles noires de Rey, mouillant le sweat-shirt de l'usine qu'il avait emprunté à son père avant de quitter sa maison.

Sa maison.

Le mot le tenaillait depuis que sa décision était prise.

Il n'avait rien dit à ses parents. Peut-être valait-il mieux partir, point. N'être déjà plus qu'un souvenir quand sa mère appuierait, le lendemain matin, sur l'interrupteur de la chambre qu'il partageait avec son petit frère. Seule Sera savait qu'il pensait s'en aller. Pas sûr qu'elle l'ait cru. En tout cas, elle ne l'appelait pas pour lui dire au revoir. Ils ne s'étaient pas parlé depuis des jours.

Il faisait chaud au début de sa marche (*randonnée*, ça sonnait vraiment trop blanc : *¿ Qué randonnée ?*, avait ri son beau-père la première fois que Rey s'était aventuré hors de leur nouvelle ville, aux temps où il considérait l'emménagement de sa famille près d'une forêt nationale comme un cadeau du destin), mais il avait pris le sweat au cas où. Dans certains coins reculés, bien dissimulés par les arbres, on se serait cru dans une crypte. Silencieuse. Et étrangement froide.

Souvent, le Texas se montrait bizarre comme ça. Contradictoire.

De tous les endroits où ils avaient vécu, aucun n'ébranlait autant sa foi dans l'harmonie de la nature. Certes, sa beauté vous renversait – un ciel bleu ardoise en automne, bleu saphir au printemps et en été, une terre féconde et verdoyante, presque honteuse de sa propre splendeur tapageuse, partout l'odeur des pins et les douces notes fumées des cèdres rouges – mais l'air, peu importe la saison, avait l'épaisseur moite d'une balle de coton mouillé, et on ne pouvait pas faire trois mètres sans être harcelé par les moustiques, les nuées de moucherons ou les deux à la fois. Les cafards volaient. On croisait des scorpions, et même des ragon-dins. Sortir se balader exigeait un courage presque démesuré compte tenu des plaisirs promis. Avant de dévoiler ses grâces, le Texas vous éprouvait. Quand Rey sentit l'atmosphère de grotte planant sur les ruines de la scierie, il enfila son sweat. Apaisé, réconforté, comme toujours lorsqu'il se promenait au fond des forêts sauvages, il inspira de longues bouffées d'un air si pur qu'il en était presque sucré, essayant de le goûter sur sa langue, de savourer, d'ingurgiter les lieux. S'il ne renonçait pas à son départ, il faisait aujourd'hui ses adieux.

Rey avait découvert les ruines de la scierie un mois environ après l'arrivée de sa famille à Thornhill. D'autres gens connaissaient son existence, les graffiti sur les deux murs croulants qui restaient en témoignaient. Des références à des groupes des années soixante-dix dont Rey n'avait jamais entendu parler. Le jour de sa trouvaille, il avait passé les doigts sur les inscriptions en partie effacées des parois décrépites. *Trisha est passée par là. Lumberjacks, promotion 87. Pink Floyd, The Wall (sur un mur !)*. Et cherché sur Google sitôt de retour chez lui avec un Wi-Fi correct. Une connexion internet gratuite de qualité : l'un des avantages de vivre et travailler à Thornhill. Pour Thornhill ? Chez Thornhill ? Les trois sonnaient faux. Habitaient-ils sur le lieu de travail de ses parents, ou bien ses parents travaillaient-ils sur leur lieu d'habitation ?

Il saisit la blague sur Pink Floyd grâce à Google. Ça valait à peine l'effort de la recherche. Rey téléchargea quelques-unes de leurs chansons. *Wish You Were Here* devint sa préférée. Pour le restant de ses jours, elle lui rappellerait Sera. Il lut tout ce qu'il pouvait sur sa découverte. Que faisaient les ruines d'un bâtiment en pierre et brique au milieu de la forêt nationale d'Angelina ? Il ne tarda pas à apprendre qu'au début du ^{xx}e siècle, l'exploitation forestière avait été considérable dans cette partie de l'État, faisant la fortune de certains et causant la mort de nombreux bûcherons, victimes des dangers de l'abattage d'arbres plus hauts que la plupart des immeubles de cette époque, ou de leur transport jusqu'à une scierie transformant les troncs en bois de construction. Peu après 1900, les scieries (et leurs prolongements, les villes ouvrières) se comptaient par centaines dans ces forêts denses. En quelques décennies, l'or du Texas de l'Est fut pillé : on

abattit à qui mieux mieux les pins à torches et les pins des marais, parfois jusqu'au dernier, laissant de vastes étendues de l'État entièrement nues. Dans les années dix, l'industrie tout entière se recroquevilla sur elle-même comme un escargot honteux dans sa coquille. Des dizaines d'entreprises périclitèrent, et celles qui restaient fusionnèrent, répartissant l'activité entre quelques géants.

La Hill Mill, nom de l'ancienne scierie de la forêt, apprit Rey, fut laissée à l'abandon à cause de l'ouverture d'une nouvelle voie de chemin de fer plus proche de La Nouvelle-Orléans, ou peut-être de la construction d'une plus grande scierie non loin. Ses recherches – effectuées sur le portable fourni par l'entreprise qu'il partageait avec son petit frère – s'embrouillèrent à un moment donné. Il pensa que ça ferait un bon sujet pour une spécialisation en sciences de l'environnement. Du moins, jusqu'à ce que sa famille apprenne qu'au contraire de Sera, il n'obtiendrait pas de bourse pour étudier à l'université. Lorsque Sera était entrée l'année précédente à Stephen F. Austin, Rey l'avait amenée dans cet endroit au fond des bois, lui rebattant les oreilles à propos de routes forestières et de rendement d'exploitation du bois, du début du chemin jusqu'à l'embranchement secret à travers les buissons touffus. Sera apprécia la beauté saisissante de tout ce délabrement, mais n'y perçut ni l'exemple édifiant, ni le sanctuaire à l'industrie déchue qu'y voyait Rey. Une relique de la folie humaine. L'histoire était, pour lui, comme une dent perdue que sa langue ne cessait jamais de chercher, surtout quand il s'agissait d'espaces naturels. Il voulait tout savoir. Mais parce que Sera aimait elle aussi le site, parce qu'elle y décelait quelque chose de fantastique, il devint leur endroit

secret, leur pied-à-terre dans la forêt. L'escapade de Hansel et Gretel loin des frontières de Thornhill.

Ils y apportaient des livres, et parfois de la musique, tirant au sort qui choisirait la playlist, échangeant des récits sur l'État d'où ils venaient, se racontant comment ils s'étaient retrouvés dans ce coin du Texas de l'Est: Sera après Houston, où elle avait fait un séjour prolongé à l'hôpital, et Rey depuis la Caroline du Sud, et, encore avant, l'Iowa, la Floride et l'Alabama. Ils apportaient quelquefois leur déjeuner: des haricots charro avec du porc fumé au sirop d'érable et au mesquite, que Sera étalait sur des tranches de pain blanc maison, ou un panier avec le poisson-chat en croûte de maïs de sa mère, dont ils ne pouvaient s'empêcher de grignoter des bouchées brûlantes en marchant vers les bois, flacon de sauce piquante maison glissé dans la poche arrière du jean.

Ils s'asseyaient sur des piles de briques et contemplaient les pins, dont les cimes semblaient plus inaccessibles que le ciel, ou que les rêves d'avenir de Rey. Plus il parlait de son «projet scierie», plus il recommandait des domaines d'étude à Sera, et lui indiquait les cours à suivre pour enrichir son travail de recherche, plus la gêne s'installait, à la fois parce qu'elle lui demandait d'arrêter – elle avait déjà bien assez de ses parents, son père surtout, pour lui dire quoi faire à l'université, quelles matières étudier et où habiter – et parce que Rey se rendait compte qu'un fossé invisible mais bien réel avait surgi entre eux. Sera suivrait son chemin, et Rey, lui... il décida qu'il ne voulait plus en parler avec elle. Au lieu de cela, il endossa le rôle de doyen de Thornhill où il habitait depuis des années, bien avant l'arrivée de Sera: sa famille comptait parmi les premières installées au moment de la fondation, et Rey espérait se rendre

indispensable en prétendant connaître par cœur les us et coutumes de la ville, ainsi que tous les bons plans. Par exemple, les laveries fonctionnant sans jetons, la nourriture intacte régulièrement jetée dans les poubelles derrière le commissariat, et les offices du mercredi soir à l'église baptiste qu'il fallait éviter à tout prix parce que les demandes de prières devenaient trop souvent matière à ragots.

En réalité, mis à part son petit frère, Sera était sa seule amie. Ce qui l'embarrassait un peu... voire beaucoup, selon son humeur. Selon le côté où penchait son cœur ce jour-là, aussi : rester ou s'en aller... Les autorités de Thornhill ne l'admettraient jamais, mais la composition de la ville révélait qu'elles favorisaient les familles avec des enfants petits. Rey et Sera étaient les seuls jeunes de leur âge ; la plupart des familles fondatrices avec lesquelles son beau-père était arrivé étaient reparties depuis longtemps. Sera et Rey se retrouvaient liés par les circonstances, et par la grande question, de plus en plus pressante, de ce qui se passerait pour eux après Thornhill. Ils avaient tous les deux dix-neuf ans. Elle allait à la fac. Et lui allait... devoir accepter la réalité. Sa famille avait reçu depuis peu le document redouté annonçant que, puisque Rey était grosso modo sans-papiers, il ne pouvait plus résider à Thornhill. Il était même censé avoir quitté la ville depuis des semaines.

Mais l'idée de s'élancer tout seul dans le monde le terrorisait.

En s'approchant de la vieille scierie, admirant les fougères et les branches de chèvrefeuille sauvage sur les murs survivants de la structure, les fleurs orange vif jaillissant des trous apparus quand les briques usées, considérant leur temps venu, avaient dégingolé sur le

sol de la forêt, il se répétait une pensée apaisante. *Peut-être qu'elle est juste prise par ses études.* Pourquoi cessait-elle de lui écrire des textos et de lui téléphoner ? Il enjamba le bloc de pierre désigné par Sera comme son trône de forêt, le siège tapissé de mousse depuis lequel elle lui avait fait découvrir J. California Cooper, une nouvelle lue dans *Some Love, Some Pain, Sometime*. Il se représenta ses yeux ronds et brillants, la fossette de sa joue droite, la rougeur sous le brun de sa peau, rappelant à l'admirateur de la terre qu'était Rey un riche sol d'argile où il aurait voulu passer les doigts. À ce moment précis, il se rendit compte qu'il était en train de tomber amoureux d'elle. Il fut gagné par une soudaine exaltation en prenant conscience de cette évidence qui, depuis des mois, planait sur les premières pensées de sa journée, comme si une cloche avait retenti dans une chambre silencieuse. Une certitude si limpide qu'elle en était douloureuse. Il aimait Sera. Un bref instant, le vertige le gagna. Et lorsqu'il aperçut, à quelques mètres de lui, une tache du même bleu que le sweat-shirt Thornhill qu'il portait, il crut la voir elle, assise sur une branche basse instable, en train de l'attendre. Comme si son affection l'avait fait apparaître, comme si elle avait deviné ses sentiments et senti qu'elle devait le retrouver ici pour des adieux clandestins ; comme si elle était venue lui dire la même chose. Peut-être que Sera l'aimait, elle aussi. Mais un second coup d'œil lui révéla qu'il ne s'agissait que d'un t-shirt. Bleu Thornhill, d'un azur vif, avec des lettres jaune d'or. Près du tronc où était posé le vêtement, des bouteilles de bière vides et quelques canettes écrasées. Lone Star et Shiner Bock, plus une bouteille vide de liqueur de pomme verte. Les cadavres de bouteilles étaient là depuis peu. Comme le t-shirt. Qui appartenait à Sera, sut-il aussitôt.

Elle transformait souvent les t-shirts à manches longues fournis par l'entreprise en t-shirts à col en V, ou bien elle modifiait le modèle selon une idée de look vue en ligne. Les manches de celui-ci avaient été coupées avec soin, sans laisser un seul fil dépasser. Il reconnaissait le vêtement, mais fut dérouté par son immobilité. Rey ne parvenait pas à comprendre ce qu'il faisait là sans sa propriétaire. Était-elle en train de se changer près d'ici? Il n'y avait aucun point d'eau dans la partie de la forêt nationale située de ce côté de la Route 59. Il fallait marcher des kilomètres pour trouver un étang où nager. Rey cria le nom de Sera, et dans le silence qui suivit, il sentit une terreur insidieuse envahir l'atmosphère. Sa respiration s'accéléra, l'air devint brûlant. Il se rapprocha encore et vit la négligence avec laquelle on avait posé le t-shirt sur le rondin.

Le mot *bazardé* lui vint à l'esprit.

Rey fixa un moment le vêtement, remontant le temps, franchissant dans son esprit la limite des bois épais du parc national, et même la Route 59. Il tenta de se rappeler la dernière fois où ils étaient venus ici ensemble. Pendant le week-end de Labor Day. Ils avaient évoqué auparavant la possibilité de camper deux ou trois jours, mais entre-temps, on avait invité Sera à une fête sur le campus et ses plans avaient brusquement changé. Ses plans qui excluaient désormais Rey.

Une buse à queue rousse survola les arbres. Jamais Rey n'avait observé un oiseau de cette taille aussi près du site de la vieille scierie. Il effleura les cimes des pins, les sommets des chênes, puis décrivit un cercle, planant assez longtemps dans l'air pour que Rey se demande si ce n'était pas plutôt un vautour. *El zopilote*. Il était si éloigné de la culture de son pays de naissance qu'il ne

savait même pas si c'était un bon ou un mauvais signe, et il avait souvent honte de demander ces choses à son père – en fait son beau-père, né ici mais plus mexicain que Rey ne le serait jamais.

La présence de la buse ou du vautour l'effrayait.

Il ramassa le t-shirt, et le serra dans sa main tout en s'imaginant le rapporter à Sera. Avoir un prétexte pour la revoir lui plut, mais il sentit brusquement ses entrailles se nouer. Une effroyable pensée le figea sur place. Sera était venue ici sans lui? Elle avait amené quelqu'un d'autre dans leur endroit? Son endroit à lui? Il avait beau essayer, il ne parvenait pas à trouver une explication innocente à la présence du t-shirt de son amie dans les bois.

Pourquoi les bières vides?

Et les mégots dans l'herbe?

Était-ce la preuve d'un rendez-vous clandestin? Avait-elle enlevé son t-shirt pour un autre alors qu'elle et Rey ne s'étaient encore jamais pris la main, alors qu'il n'avait pas encore osé lui demander la permission de l'embrasser? Rey se rendit compte qu'il tenait encore le vêtement, et qu'il le tournait dans tous les sens pour se convaincre qu'il n'appartenait pas à Sera.

Il vit alors les taches rouille de sang dans le dos.

Une large traînée le long du col.

Le t-shirt était un peu humide mais le sang s'était figé. Un sang d'un brun roussâtre mat et terne. Rey en avait sur les doigts. Saisi par une panique animale, il poussa un glapissement.

Il s'éloigna des murs de la scierie en titubant, manqua de trébucher sur un tas de bois. Il ignorait l'origine des taches de sang, mais elles le terrifiaient. Où était passée Sera? Depuis combien de temps n'avait-elle

pas répondu à ses textos ? Il se figea, accablé, ne sachant pas comment réagir. Il serait malhonnête, et même dangereux, de laisser le t-shirt dans la forêt. Rey l'avait touché. Il savait que cette trouvaille n'apporterait rien de bon à un garçon comme lui, dépourvu de foyer véritable dans le pays qu'il avait appris à aimer. Hésitant, effrayé, il serra le t-shirt ensanglanté contre sa poitrine, aussi délicatement que si c'était Sera, si elle avait accepté qu'il l'embrasse, s'il avait osé lui demander.

Première partie

1

Texas, 2019

Un peu après New Caney, Darren se rendit compte qu'il avait oublié d'acheter les yaourts au miel qu'elle aimait. Kingwood, déjà loin derrière, représentait le dernier avant-poste de la civilisation urbaine avant que la Route 59 ne s'enfonce dans les forêts de pins du Texas de l'Est. Darren entamait l'une de ses parties préférées du trajet, où les pins serrés de part et d'autre de la route formaient un couloir de verdure sombre, de telle sorte qu'on avait peine à imaginer qu'il existait un monde au-delà de ces arbres. Le paysage illustrait le surnom de cette partie de l'État: Darren se trouvait désormais de l'autre côté du Rideau de Pins. Il était trop tard pour rebrousser chemin, d'autant plus qu'il aurait déjà dû être à Camilla. Darren ne voulait pas rater son arrivée. Il fallait remplir le frigo, passer l'aspirateur sur les tapis du séjour, et arranger la chambre d'amis pour la forme. Il y avait encore une lessive à faire, et des pois à préparer pour le dîner. Il n'avait pas prévu de passer la nuit à Houston. Mais les nouvelles transmises par ses avocats la veille l'avaient pris au dépourvu et replongé dans la mélasse des trois dernières années. Il s'était arrêté dans un hôtel et avait bu jusqu'à dépasser sa limite, une ligne si élastique qu'elle aurait mérité

une étude du département de physique de Rice ou de UT¹. Ce matin, il s'était réveillé la bouche pâteuse mais l'esprit clair, prêt à faire à son lieutenant l'annonce qu'il ne pouvait plus se permettre de repousser.

Détour qui expliquait son retard.

Il comptait faire mijoter les pois avec de l'ail, des oignons sautés et des tomates du jardin dont les graines lui venaient de sa grand-mère, qui les avait elle-même héritées de la sienne. Il y aurait du poulet ou peut-être du saumon grillé, il ne savait pas encore. Parce que ça n'avait pas d'importance. Elle ne mangeait pas beaucoup de viande, et l'essentiel était de sublimer la production de légumes qu'il parvenait à négocier avec la terre du Texas, cette terre qui l'avait vu naître. Il ferait des choux cavaliers ou des blettes s'il manquait de temps, une salade de concombre à l'aneth et à la menthe, et en dessert des pêches au sirop enrobées de beurre et de muscade râpée, avec une quantité de sucre roux à vous noircir les dents illico. C'était la première fois ce mois-ci qu'elle venait à Camilla, et il tenait à lui dérouler le tapis rouge ; en fait, il espérait la convaincre de rester plus longtemps. Plus les années sans officialiser leur relation passaient, plus les adieux devenaient douloureux. Darren voulait désormais être avec elle pour de vrai et, espérait-il au fond de son cœur, pour toujours.

Il devrait s'arrêter en route pour acheter des yaourts.

Il y avait un Walmart à Cleveland, mais Darren trouverait sans doute aussi facilement les produits importés qu'elle aimait au supermarché Brookshire Brothers de Coldspring, et à choisir entre le festival de casquettes rouges MAGA du Walmart et le calme relatif d'un petit

1. Université du Texas. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

supermarché dans une ville inférieure en taille à la plupart des lycées de Houston, il préférait nettement la seconde solution. Dans le comté de San Jacinto, la nuance politique était à peu près semblable, mais Darren constatait souvent que plus les villes étaient petites, moins les coqs se sentaient obligés de se pavaner pour épater la galerie. Ce qui lui garantissait un ravitaillement moins angoissant. Et ces temps-ci, supporter l'angoisse de son impression de fin du monde prenait à Darren presque toute son énergie.

C'était la raison qu'il avait donnée à Wilson en rendant son badge ce matin-là.

Le lieutenant avait une mine effroyable, le teint cireux sous les néons. Il était assis à son bureau sous une carte du Texas encadrée datant de 1835, l'année de la création du corps des Rangers, la force de police la plus haute de l'État. Il mangeait un sandwich dindement jalapeño, au diable son ulcère.

« Il s'agit de l'affaire Malvo ? demanda Wilson lorsque Darren exprima clairement son désir de quitter la police. Parce qu'ils n'ont pas assez de preuves pour vous inculper.

– Et pourtant, ils essayent toujours. »

Frank Vaughn, le procureur du comté de San Jacinto, avait tenté de faire inculper Darren en 2017, et de nouveau en 2018, pour entrave à la justice, mais échoué à obtenir une inculpation pour une affaire entièrement fondée sur des preuves circonstanciellelles qui aurait de plus nécessité la réouverture de l'enquête sur l'homicide de Ronnie « Redrum » Malvo. Cependant la veille, ses avocats lui avaient exposé franchement la dure réalité : ils affrontaient désormais autre chose que des faits. Vaughn faisait campagne pour être élu au Congrès en 2020. Or, dans ses discours

qui surfaient sur la rhétorique trumpiste de Make America Great Again en agitant l'épouvantail des anti-fas et du mouvement Black Lives Matter, il s'en prenait directement à Darren, qu'il présentait comme un militant afro-américain radical infiltré dans les forces de l'ordre du Texas, coupable selon lui de s'être substitué à la loi pour truquer une enquête sur un homicide et faire pencher la balance comme il voulait. Vaughn laissait entendre qu'il allait de nouveau réunir un grand jury pour obtenir un procès, et promettait de délivrer le corps des Rangers du Texas de cette brebis galeuse d'ultra-gauche. Du pur théâtre, bien sûr. Mais ces derniers temps, difficile de savoir où finissait la comédie et où la vérité tenait bon. Apparemment, les faits eux-mêmes n'importaient plus tant que ça. Déjà trois ans de folie vertigineuse depuis l'élection de Trump, un kaléidoscope géant de confusion et de chaos, depuis le premier cri strident des autorités pour nous faire croire que nous n'avions pas vu ce que nous avions vu sans le moindre doute possible lors de sa cérémonie d'investiture en 2017, jusqu'au Sharpiegate, le scandale du coup de marqueur sur la carte du trajet de l'ouragan Dorian, à peine deux semaines plus tôt : un homme d'âge mûr surpris en train de trafiquer sa copie pour faire croire qu'il connaissait les réponses et qu'il n'aurait pas dû avoir zéro. On aurait pu en rire, y voir une farce bien menée, mais Darren sentait dans ses os que l'on risquait tous d'y passer avant que le rideau se referme ; il ne parvenait pas à chasser le sentiment que quelque chose de vraiment atroce allait arriver. Très éprouvé, buvant plus que jamais, il ne mentait pas totalement quand il dit à Wilson qu'il n'allait pas bien. Ces dernières années, le bourbon Jim Beam était devenu son fidèle compagnon, un truc auquel se raccrocher

quand il se sentait aspiré par le vide de sa vie depuis que la force spéciale chargée d'enquêter sur la Fraternité Aryenne du Texas avait été dissoute en 2017 sans avoir jamais inculpé qui que ce soit – à la seconde où l'administration Trump avait pris le relais. Il se cramponnait à l'alcool comme un aveugle à sa canne, une manière, dans cet étrange nouveau pays, de trouver chaque jour son chemin, gorgée après gorgée. Il ne dit mot de tout cela au lieutenant Wilson. Il lui expliqua en des termes vagues que son médecin lui avait conseillé de faire une pause, prétexta un problème de cœur en maintenant un flou artistique suffisant pour tromper son supérieur et le convaincre de la fragilité de son système cardio-vasculaire, alors qu'en réalité, il était juste profondément, inimaginablement triste dans ce nouveau monde. Le cauchemar enfiévré des années écoulées depuis l'élection de Donald Trump.

Années qui avaient mis à nu la fragilité de la démocratie.

Il fallait accepter que les Pères fondateurs, cette bande de types grandiloquents intarissables dès qu'ils buvaient un coup de trop, avaient griffonné des lois et des idéaux qui se contredisaient une fois sur trois et qu'ils s'imaginaient pouvoir édifier un monument de liberté sur des fondations creusées par des esclaves. Ce n'était qu'un château de cartes. Un écran de fumée. Des pattes de mouche sur un parchemin percé de trous assez gros pour faire passer un camion. Or un charlatan talentueux avait pris le volant, et atteint la Maison-Blanche. On racontait qu'il avait prononcé plus de dix mille mensonges depuis qu'il avait prêté serment, et enfreint un nombre incalculable de lois. Darren respectait la présomption d'innocence, mais le président Trump avait soit proféré, soit reconnu la

plupart de ses mensonges en direct à la télévision. Et personne ne semblait s'en préoccuper. En tout cas, pas vraiment. Les gens allaient travailler, ils nourrissaient leurs enfants, ils les bordaient le soir, réglait leurs factures, puis se levaient et recommençaient le lendemain. Car ralentir le rythme, se pencher réellement sur ce qui se passait et intégrer pleinement que la réalité elle-même ne semblait plus réelle, que chacun d'entre nous mentait ou se mentait sur la situation précaire dans laquelle nous nous trouvions tous et toutes, c'était se réveiller toutes les nuits, terrorisé jusqu'à la moelle de ses os. Le sol se dérobaient sous nos pas. Nous flottions sans garde-corps dans un monde en plein délire. Darren perdait le nord, et s'angoissait en silence. Et voilà qu'il risquait de nouveau une mise en examen. Selon ses avocats, la situation avait changé. La perspective des élections de 2020 grillait le cerveau des gens, elle transformait vos voisins, vos concitoyens et les usagers de votre bureau de poste en bêtes enragées. Tout le monde paraissait fou, perdu et persuadé qu'on le trompait d'une manière ou d'une autre. Dans ce climat, des membres d'un grand jury en quête d'un exutoire à leur indignation étaient tout à fait susceptibles de décider d'inculper un Ranger du Texas noir, et même de s'en réjouir.

Les avocats de Darren se montraient très clairs : cette fois-ci, il risquait d'aller en prison.

Ou de se faire assassiner.

Ils lui apprirent que son nom et sa photo circulaient sur les réseaux d'extrême-droite, dans des fils de discussion sur Reddit ou Discord et sur des pages Facebook. Il suffisait qu'un crétin armé identifie Darren dans la rue et se persuade qu'il devait régler le problème dans le style juge, juré et bourreau,

qu'il pouvait se substituer à la loi en toute légitimité. Précisément ce que le procureur Vaughn reprochait à Darren.

Assis dans le bureau de Wilson ce matin-là, Darren dut presser le poing sur son genou droit pour l'empêcher de trembler, et comme cela n'eut aucun effet, il posa son Stetson dessus.

« Ils ne savent pas d'où sort l'arme, dit Wilson.

– Moi non plus », mentit Darren.

Il revit la scène : des années plus tôt, en entrant dans le bureau de Wilson, il trouvait le procureur Frank Vaughn devant le revolver .38 à canon court à l'intérieur d'une pochette plastique. Immédiatement, il comprenait que c'était un coup de sa mère qui, lasse de garder l'arme pour le faire chanter, avait fini par la remettre au procureur. Darren se souvint des larmes versées sur cette trahison.

« D'après les analyses balistiques, c'est bien l'arme qui a tué Ronnie Malvo, mais les empreintes avaient été essuyées avec soin lorsqu'elle a été mystérieusement déposée chez le procureur Vaughn. On ne sait pas quel chemin l'arme a parcouru, il n'existe aucun moyen de prouver qu'elle est passée entre les mains de votre ami Mack, ni que vous avez fait quoi que ce soit pour la dissimuler ni pour le couvrir. » Wilson essuya le gras aux coins de ses lèvres avec une serviette qui devait en être à son deuxième ou troisième cycle de vie.

« J'en suis bien conscient, lieutenant. »

Cette affaire était un désastre d'une ironie plus amère que la chicorée.

Lorsque Darren croyait que Rutherford « Mack » McMillan avait assassiné Ronnie Malvo, un membre actif de la Fraternité Aryenne du Texas, puis caché l'arme du crime à Camilla sur sa propriété à lui, où Mack

effectuait de petits travaux pour la famille Mathews depuis des décennies, il avait fait semblant de ne rien voir, ce qui revenait à dissimuler des preuves. Darren refusait qu'un vieil homme noir se retrouve dans le couloir de la mort pour avoir débarrassé le Texas d'un meurtrier raciste notoire que personne ne regretterait, pas même sa propre mère. Il s'avéra ensuite que ce n'était pas Mack qui avait tué Ronnie Malvo, mais sa petite-fille âgée de dix-neuf ans Breanna, laquelle entretenait avec Malvo une liaison consacrée au sexe et aux drogues. Darren voyait cet événement comme un premier signe que son monde perdait son sens, un premier indice que l'Amérique était un serpent occupé à se mordre la queue. Breanna couchait avec un suprémaciste blanc ; un suprémaciste blanc couchait avec une fille noire. Le temps que Darren découvre la vérité, l'arme du crime était tombée dans de mauvaises mains : celles de sa mère.

Darren finit par extorquer des aveux à Bill « Big Kill » King, un autre membre de la Fraternité Aryenne du Texas, pour clore l'affaire Ronnie Malvo et innocenter Mack. Ainsi que lui-même. Il avait menti et manipulé des preuves ; il avait commis un acte répréhensible, certes pour une bonne raison. N'empêche qu'il avait menti.

Il n'était pas sûr de ne pas mériter une mise en examen.

Il n'était pas sûr non plus de ne pas mériter une médaille.

Il pouvait continuer ainsi, flic-justicier réglant ses comptes à sa façon, appliquant sa propre vision du bien et du mal, mais une légère odeur de corruption émanerait toujours de ses pores. *Parce que tu ne les battras jamais à leur propre jeu*, aimait dire son oncle Clayton.

À la Maison-Blanche, un autre inventait ses propres règles, et l'on ne pouvait que pleurer devant les conséquences. Rester pur dans la bataille ou se rouler dans la fange avec ses adversaires, le dilemme épuisait Darren et éteignait la lumière dans son cœur.

Ce qu'il pensait vraiment: il ignorait s'il était un bon ou un mauvais flic, et même ce que cela signifiait pour un Ranger noir comme lui, mais il croyait encore disposer d'une chance d'être un homme convenable.

Ce qu'il avait dit à son lieutenant: *Je suis fatigué.*

Darren regarda Wilson se redresser en grognant sur la chaise où il était affalé, et s'emparer du badge posé sur le bureau. D'un geste fluide, il déposa dans un tiroir l'étoile à cinq branches qui tinta au contact d'un autre objet. Wilson ne paraissait pas seulement déçu, il avait l'air d'un homme abandonné, d'un soldat blessé oublié sur le champ de bataille. «Votre oncle William aurait pensé qu'en ce moment, le pays ne peut pas se permettre de perdre un homme comme vous», dit Wilson. Dans les années quatre-vingt, le lieutenant avait servi aux côtés de l'oncle de Darren, le premier Ranger noir de l'histoire du Texas.

«Avec tout le respect que je vous dois, répondit Darren, mon oncle n'aurait pas pu imaginer les temps que nous vivons.

– Ce n'est pas pire que ce que lui et votre famille ont connu dans les années soixante, je parie.»

Wilson dut voir l'expression fugace d'agacement de Darren sur son visage. *Et comment vous le sauriez ?* Il referma le tiroir du bureau, qui contenait désormais le badge de Darren. «Ça aussi, ça passera, Mathews», dit Wilson, bien qu'il parût épuisé par la perspective de devoir attendre que ça passe. Il frotta ses yeux cernés. «Ce pays a connu bien pire.

– Ce n'est pas une grande consolation. Nous vivons ici et maintenant.

– J'ai besoin de vous, c'est tout ce que je dis. Aujourd'hui plus que jamais », dit Wilson.

Darren ravala sa culpabilité, puis se laissa emporter par la colère de se retrouver dans cette position. Il en voulait à Wilson d'avoir invoqué le nom et l'héritage de William. Certes, les policiers noirs avaient aujourd'hui le sentiment que le mouvement Black Lives Matter donnait sens à l'usage d'une arme et de la loi, capables de protéger les personnes noires dans les moindres recoins de la vie en Amérique. Mais l'idée que seuls les flics noirs portaient la responsabilité de faire respecter cette loi énervait Darren. Au contraire, il était temps que d'autres se chargent de réparer les torts causés par le racisme dans ce pays, et se penchent au cas par cas sur les traumatismes occasionnés. Darren avait consacré toute sa carrière à débarrasser l'État du Texas et le pays de racistes comme ceux de la Fraternité, et même compromis son honneur pour cela, et à présent voilà qu'ils s'installaient confortablement dans toutes les branches du gouvernement, bien à l'abri.

Wilson se racla légèrement la gorge lorsque Darren se leva pour prendre congé. « Vous ne pensez pas que ça vous donne l'air coupable, fils, de vous enfuir la queue entre les jambes ? »

Il était coupable. De tout un tas de choses.

Il ne voyait pas cela comme une fuite, mais plutôt comme une manière de sauver son âme.

« Non », dit-il.

Wilson se retourna pour jeter un coup d'œil au tiroir qui contenait le badge de Darren. Il tira sur la poignée pour l'entrouvrir, puis releva les yeux avec une lueur

d'espoir. « Prenez votre temps, Mathews. Hein ? Je vous demande juste d'y réfléchir, fils. »

Darren posa son Stetson sur sa tête. « J'ai réfléchi, dit-il. J'arrête. »

La ferme Mathews se trouvait au bout d'une route de terre argileuse.

Des années avant la naissance de Darren, son grand-père avait bordé l'allée de lilas d'été dont les fleurs corail lui rappelaient parfois des pêches, parfois des prunes pas mûres : un cadeau pour sa grand-mère. La famille Mathews vivait sur ces terres depuis plus d'un siècle. Les oncles de Darren, de vrais jumeaux – William, le Ranger du Texas, et Clayton, avocat de la défense devenu professeur de droit –, étaient nés dans la maison. Le père de Darren était lui aussi venu au monde entre ses murs. Darren « Duke » Mathews, premier du nom, restait un livre fermé pour son fils unique. Lorsqu'il était enfant, ses oncles qui l'élevaient représentaient son univers tout entier, sa lune et son soleil, ses deux sources de lumière, l'un pondéré, l'autre tout feu tout flamme. Lorsque Darren eut l'idée de poser l'une des questions essentielles de son existence – à quoi ressemblait son père ; de quelle sorte d'homme il était le fils – William avait déjà été tué en service, et Clayton se montrait encore moins disposé à parler de son petit frère, Duke. Le chagrin lui coupait la langue. Évoquer le sujet, même par les questions les plus simples – quelle sorte de bière il buvait ; est-ce qu'il était drôle –, suffisait à faire apparaître sur le visage de

Clayton un voile, à travers lequel Darren pouvait seulement deviner à quel point son oncle souffrait d'être le dernier membre encore en vie de sa fratrie. Marié tard dans sa vie avec la veuve de son frère jumeau, Clayton n'avait pas d'enfants. Seulement Darren, son neveu sauvé – d'après ce qu'il racontait – des griffes de sa mère, Bell, quelques jours à peine après avoir appris que Duke, son jeune frère, était mort au front pendant les ultimes combats de la guerre du Viêt Nam. Darren n'avait que quelques heures. Nourrissant un intérêt extrême pour la vie et les choix de son neveu, Clayton l'avait poussé vers le droit – au tribunal, comme avocat, et non sur le siège d'un Chevy en tant que Ranger du Texas, une profession qu'il n'approuvait ni pour son frère jumeau, ni pour lui.

Darren savait très peu de choses sur son père, et aurait dit qu'il se sentait en paix avec tout ça. Car si Clayton refusait d'aborder le sujet, comment faire ? Ses grands-parents étaient morts, ainsi que son oncle William. La seule proche de son père – assez proche, du moins, pour tomber enceinte de lui – qu'il pouvait interroger était une femme à laquelle il ne parlait plus depuis des années. Sa mère. Une autre personne de sa famille qu'il considérait comme morte.

C'est pourquoi lorsqu'il s'engagea dans l'allée de la ferme récemment repeinte en jaune pâle et vit deux voitures qu'il ne reconnaissait pas, Darren n'en tira aucune conclusion immédiate. Aucune alarme ne retentit. Randie devait avoir loué l'un des véhicules à l'aéroport de Houston, et l'autre appartenait peut-être à l'un de ses voisins curieux de la femme qui venait lui rendre visite de temps à autre, mais qu'on voyait rarement en ville. L'un d'entre eux serait-il venu dans l'espoir d'en savoir plus, apportant une tarte ou des

œufs de ses poules? L'un de ses voisins conduisait-il une vieille Nissan bleue?

La musique qui s'échappait de la maison lui fournissait un premier indice de la tempête de problèmes qui l'attendait à l'intérieur. Bien sûr Randie savait où il rangeait ses disques, et comment faire tourner la vieille platine vinyle branchée à une chaîne hi-fi moderne, mais la chanson de Bettye LaVette qui s'écoulait comme de la mélasse noire était tout le contraire d'un chant de sirène. Il entendit les paroles en descendant de sa camionnette: *The hurt slowly takes its toll. It just ain't worth it after a while*¹.

Il n'aurait pas pu mieux résumer sa relation avec sa mère.

Il sut que c'était Bell avant même d'ouvrir la porte et de la trouver debout, le dos tourné, lisant la pochette de l'album avec autant d'attention qu'un texte sacré. Le choix de la musique, son ton amer et incisif, était la seule chose qu'il identifiait chez elle. L'ayant vue pour la dernière fois trois ans auparavant, soûle et vêtue d'un manteau de fourrure bon marché, il ne reconnut pas la femme qui se tenait devant lui. Elle portait un cardigan olive et un pantalon kaki. Son chemisier était rentré dans son pantalon et sa ceinture assortie à ses modestes souliers noirs; des chaussures de travail à talon bas, comme celles qu'elle portait quand elle faisait le ménage dans un motel délabré près du lac Livingston, mais celles-ci étaient comme neuves et bien entretenues – ni trous, ni éraflures. Quand elle entendit le bruit de ses bottes sur le plancher, elle se retourna. Leurs regards se croisèrent, et il se souvint

1. *Peu à peu, la souffrance prélève son dû. À la fin, ça ne vaut pas le coup.*

que c'était à sa famille maternelle qu'il devait sa haute taille et ses membres sveltes. Il était presque face à face avec la femme qui l'avait trahi avant de disparaître pendant des années. Bien entendu, il ne l'avait pas cherchée. Lorsqu'un chat sauvage s'enfuit dans les bois, vous ne vous lancez pas à sa poursuite.

Sa mère avait des yeux d'un intense brun noix de pécan.

Il ne les avait jamais vus si brillants, si limpides.

Il s'aperçut qu'il ne parvenait pas à parler. Pris de panique, il craignit soudain de se pisser dessus. Ou pire encore, de fondre en larmes. Les quelques gorgées de Jim Beam sirotées sur les routes de campagne le laissaient tremblant, avec l'impression de perdre tout contrôle de lui-même. Il se sentait puni, comme si la gêne d'être à moitié soûl et de conduire avec du bourbon dans les veines avait fait apparaître sa plus grande honte, à savoir sa mère. La haine acide qui monta en lui l'effraya, autant que son incapacité à la retenir fermement dans ses mains. Elle lui glissait entre les doigts, comme les notes de la chanson qu'il entendait. La guitare blues semblait pincer sa rage, et la tordre jusqu'à ce qu'il sente sa chair violette et meurtrie en dessous.

Bell finit par ouvrir la bouche pour parler, mais ce ne fut pas sa voix qu'il entendit.

Ce fut celle de Randie.

« Elle était déjà là quand je suis arrivée. »

Il se retourna: la femme qu'il aimait se tenait à l'entrée du couloir menant aux trois chambres, dont la chambre d'amis où elle déballait sans doute déjà ses affaires. Darren ne comprenait pas pourquoi elle prenait la peine de faire semblant; elle n'avait pas dormi une seule fois dans cette pièce. Randie paraissait un

peu affolée, troublée par la situation. Avant ce jour, elle n'avait jamais rencontré sa mère.

« Je vous laisse discuter tous les deux », dit-elle avant de disparaître dans le couloir, laissant derrière elle des effluves de son parfum d'écorce de vanille, terreux et doux. Son désir pour elle bloquait tous ses autres sens. Il lui vint l'idée folle de la suivre au bout du couloir et de lui raconter le cauchemar qu'il était en train de faire. Sa mère se trouvait chez lui, et, incroyable, tu étais là toi aussi. Ils pourraient en rire. Et plus tard, après l'amour, après la plongée dans la chaleur intense de son corps et la tendresse de son regard, elle le titillerait gentiment sur les raisons de ce rêve. *Et pourquoi maintenant ?* Puis elle prononcerait les mots qu'elle posait depuis des années devant lui en guise d'invitation : *Parle-moi d'elle.*

Rêvait-il ?

Tant de choses dans le monde qu'il ne prenait plus pour argent comptant. Peut-être la visite de sa mère participait-elle de la blague cosmique des trois dernières années, de l'impression d'habiter un musée des illusions, une imitation plutôt réussie de son existence à laquelle manquaient seulement quelques détails clés comme la gravité ou l'assurance que quelques principes bien établis sur lesquels tout le monde s'accordait gardaient leur importance. Au lieu de quoi, plus rien ne semblait définitif. La terreur perpétuelle qui habitait la poitrine de Darren se mit à mugir.

Maintenant qu'ils étaient seuls, sa mère prit son temps pour remettre délicatement le disque à sa place sur l'étagère, avec les autres, le glissant dans l'étroite fente entre deux compilations d'enregistrements originaux du label Peacock Records de Don Robey à Houston, une de Clarence « Gatemouth » Brown, et

une de Big Mama Thornton, les blues pleins de swing de son enfance. Puis Bell se retourna. Les mains jointes sur la poitrine, elle ressemblait à une institutrice patiente et bienveillante. Darren sentit sa gorge se nouer, se revoyant soudain à l'âge de six ans, lorsqu'il aimait imaginer que Miss Billings, sa maîtresse de CP, était sa mère, au lieu de cette femme absente dont son oncle Clayton disait qu'elle valait que dalle, ne vaudrait jamais que dalle, à chaque fois qu'on mentionnait son nom.

« Je suis désolée, fils, dit-elle.

– Pourquoi, cette fois ? » Il ne s'efforça pas de parler doucement, conscient qu'il haussait la voix pour que Randie l'entende dans l'autre pièce, pour qu'elle soit témoin de la cruauté sauvage de Bell : il devait monter le volume pour atteindre sa vraie mère derrière cette souris des champs. « Parce que t'es entrée chez moi par effraction ?

– Déjà », répondit-elle, baissant le menton et détournant les yeux de la fureur qu'elle lisait dans son regard, « le fils de P'tit Buckey, au bout du chemin, il a un double des clés. Buckey Robeson était au collège avec ton oncle Petey, mon frère aîné. Tu te souviens de lui, pas vrai ? Il venait de Nacogdoches quand la scierie où il travaillait lui laissait un peu de temps libre. » Ensuite, quand il fut évident que cette remarque ne réchauffait en rien l'accueil glacial de Darren, elle dit : « Bon, tu dois pas te souvenir de lui. Clayton t'a pas permis de fréquenter souvent ma famille. Il avait juste un poste à l'entretien, mais c'était un bon job à l'époque, et on était fiers de...

– Mama ! »

Le mot jaillit comme une balle entre ses lèvres et il chancela comme s'il venait de presser la détente d'un

vrai pistolet. Il ne savait pas avec certitude s'il dirigeait le mot contre elle ou contre lui-même. Il ne voulait que l'empêcher de l'embobiner, de le piéger avec des mots. Mais le Mama avait résonné comme un cri étranglé. Un cri de douleur nue et brûlante. Il y perçut même une note de nostalgie. Elle l'entendit elle aussi, et s'empressa de saisir l'opportunité. « Autrement, j'crois pas que t'aurais accepté de me voir. »

L'entendre présenter son intrusion chez lui comme parfaitement raisonnable et la voir attendre, sinon son pardon, du moins une certaine compréhension de sa part, renforçèrent encore son sentiment de vivre dans un monde désaxé, son angoisse permanente que la personne en face se fonde sur des faits alternatifs. « Tu m'as fait chanter ! cria-t-il. Et t'as refilé au procureur le flingue qui a tué Ronnie Malvo... »

– Je savais même pas que ce revolver avait tué cet homme. Enfin, j'étais pas sûre. »

Il crut voir une lueur de joie dans ses yeux, comme si elle appréciait cet échange.

« Sors d'ici, dit-il. »

– J'ai essuyé les empreintes sur cette arme, Darren. Je l'aurais jamais filée au procureur sans cette précaution. Je leur ai juste jeté un os sans moelle. »

Elle croyait dur comme fer que ça changeait quelque chose. Révulsé, il recula de quelques centimètres, stupéfait de tenir encore debout, et même d'avoir jamais réussi à apprendre à marcher et à parler, stupéfait qu'on lui ait laissé sa chance dans ce monde, lui qui était né de Bell Callis. Mais en même temps, il se sentait bizarrement trahi, déçu par un aveu aussi dénué de suspense que ces cérémonies évangélistes qui promettent le salut à tous ceux qui viennent sous la tente. Entendre sa mère reconnaître son méfait si éhontément avant de

se mettre à pinailler sur le degré de trahison qu'il représentait le blessait d'une nouvelle manière. Une fois de plus, elle parvenait à le décevoir.

Ou peut-être venait-elle de le libérer pour de bon : désormais, les Et si... et les Un jour... ne l'accablent plus. Il l'aurait finalement revue, et elle restait l'horrible femme lunatique de toujours, contre laquelle Clayton l'avait mis en garde. Plus de mystère Bell Callis, à part la malchance de Darren à la grande loterie des mamans, et le charme que son père mort avant d'atteindre vingt ans avait bien pu lui trouver ; plus d'énigme à résoudre. Peut-être lui faisait-elle même un cadeau. La clé qui avait ouvert sa porte d'entrée le libérerait en même temps de son affection persistante pour sa mère. Elle venait de déverrouiller une vérité ultime, irréfutable – elle valait que dalle, elle vaudrait jamais que dalle – et Darren vivrait maintenant libre.

Elle sentit que son emprise sur lui méritait un effort de consolidation.

« Vaughn a rien contre toi. Ça, j'en suis sûre. C'est ce que j'essaie de te faire comprendre. Ça aboutira à rien. Même s'ils me forçaient à dire quelque chose contre toi...

– Oh », dit Darren, saisissant brusquement la raison de sa présence chez lui. Les mots suivants lui écorchèrent la bouche : « Tu vas témoigner. » Selon ses avocats, Vaughn ne plaisantait pas cette fois-ci. Un nouveau grand jury se préparait-il déjà ? Était-ce pour cela que l'ombre de Bell s'agitait sur le seuil de sa porte ? Pour négocier le prix de son silence à la barre ?

Bell secoua la tête.

« Non, Darren, dit-elle. Je ferais pas ça.

– T'as bien donné le pistolet au procureur !

– J'essayais de te protéger.

– Tu mens. »

Elle poussa un soupir indigné. « Je viens de te dire que je savais même pas que c'était l'arme du crime. J'ai pensé que si je leur donnais, en effaçant les empreintes, ils cesseraient de croire que t'étais impliqué dans cette affaire.

– Je te demande de partir.

– Attends, Darren, dit-elle. C'est pas pour ça que je suis venue te voir. J'aurais besoin de ton aide pour autre chose. Un problème à la fac de Nacogdoches, fils. »

Ce dernier mot le fit éclater de rire, et il chercha à retrouver le sentiment de libération éprouvé quelques secondes plus tôt.

Il en avait fini avec elle.

Il pensa aux provisions dans la glacière de la voiture, au dîner prévu. Septembre dans le comté de San Jacinto, Randie et lui pourraient s'installer et festoyer sur la véranda, face au rideau de pins bordant la propriété. Il pensa à la bouteille de vin qu'ils partageraient pendant le dîner, suivie pour lui d'un bourbon ou deux, trois si la musique était bonne, s'ils passaient la face A de *Live & Loud* de Freddie King sur la platine. Darren devait juste récupérer le double de sa clé, espérer que sa mère n'en avait pas pris l'empreinte dans une savonnette avant l'arrivée de Randie, et retrouver son rôle d'orphelin. Lorsqu'elle lui remit enfin la clé, et qu'il la pria de s'en aller d'un ton aussi irrévocable que s'il gravait ses propres paroles dans le marbre, elle regarda son fils unique et déclara sans dissimuler sa nervosité, un tremblement dans la voix : « J'ai arrêté de boire, Darren. »



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Guide Me Home*

Copyright © 2024 by Attica Locke

This edition published by arrangement with Little, Brown and
Company, New York, New York, USA. All rights reserved.

© Éditions Liana Levi, 2025, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Dean_Fikar/iStock/

Getty Images

Cette édition électronique du livre *Il est long le chemin du retour*
d'Attica Locke

a été réalisée en février 2026

par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1201-8)

ISBN ePDF: 979-10-349-1203-2